

La comédie humaine d'Elias Canetti

Le prix Nobel de littérature nous livre le troisième volume de ses Mémoires : un chef-d'œuvre autobiographique.

DANS la Vienne d'Elias Canetti, les guinguettes de Grinzing sont plus courues que les rutilantes boutiques de la Kärntnerstrasse. On l'aura deviné : Elias Canetti, le prix Nobel de littérature 1981, l'auteur de *Masse et Puissance* (1), fait partie des ces nostalgiques du « monde d'hier », quand Vienne était la capitale des apatrides, la terre nourricière des grands esprits.

Comme Arthur Schnitzler et Stefan Zweig (et bien qu'il leur préférât Musil le taciturne), Canetti pratique avec bonheur le genre autobiographique. Après la *Langue sauvée* et le *Flambeau dans l'oreille* (2), voici *Jeux de regard. Histoire d'une vie (1931-1937)*, qui rassemble les souvenirs d'un *témoin auriculaire* (3), les Mémoires d'un moraliste. En un mot, *Jeux de regard* est une comédie humaine illustrée par des fous, des génies, des hommes de pouvoir, des poètes et des femmes.

Né en 1905 en Bulgarie, descendant d'une dynastie de séfardes espagnols, Canetti fut promené par sa mère, jeune veuve impétueuse, de Manchester à Francfort en passant par Zurich, avant de se retrouver en 1924 à Vienne, la patrie spirituelle de ses parents – qui rêvaient tous deux d'une carrière d'acteur au Burgtheater. Dix ans auparavant, alors

qu'il avait à peine atteint l'âge de raison, sa mère l'avait gavé de mots allemands, pour qu'il apprit enfin cette langue sacrée, cultivée par ses parents dans leurs moments de complicité amoureuse.

Le voici donc, à dix-neuf ans, étudiant en chimie à Vienne, entiché de Karl Kraus, amoureux de Veza, une séfarde de huit ans son aînée qu'il surnomma la « dame-corbeau », parce qu'elle avait un faible pour l'oiseau fétiche d'Edgar Poe.

Hommage à Kafka

Dans sa chambre avec vue sur le Steinhof, le pavillon des fous, il griffonnait sans relâche, mettant en scène un sinologue qui s'immole par le feu avec les livres de sa bibliothèque. Ce manuscrit de six cents pages ne fut publié qu'en 1935, sous le titre *Auto-da-fé* (4). Un bel hommage à Kafka qui, avec Gogol, Stendhal et Büchner, trônait dans l'empyrée de Canetti.

Il s'était entretenu de son roman avec un voisin paralytique, qui lisait de gros volumes de philosophie et tournait les pages avec sa langue, le reste de son corps se refusant à toute agitation. Cette fascination pour les possédés et les marginaux ne quitta jamais



ALDERCENTZ/SYGMA

Elias Canetti : des fous, des génies, des poètes et des femmes.

Canetti. Il allait goûter au vin nouveau que servaient les cafés de Grinzing, dans l'attente d'un événement singulier. Ainsi voyait-il chaque soir ce riche propriétaire des piscines viennoises qui faisait irruption, peu après minuit, dans une guinguette de la ville, se frayait un passage parmi les habitués en criant : « *Je cherche mon égal !* » et étreignait son double imaginaire.

« *Ce qui répugne le plus à mon oreille*, confiait Canetti dans le *Territoire de l'homme* (5), *c'est le jargon de la satiété*. » Nul mieux que lui ne manie le vocabulaire de la découverte, de la rencontre imprévue. Il disait de Lichtenberg que rien ne refrénait sa curiosité : « *elle saute de partout sur tout* ».

Canetti, lui aussi, bondissait de sa tanière dès qu'il s'agissait de faire la connaissance d'un être, qu'il fût illustre ou obscur. Pour le plaisir, un peu pervers, de croiser une écolière qui rentrerait chez elle à pas pressés, il se jetait chaque jour hors de chez lui et guettait, fébrile, cette « figurine de kabuki » égarée dans les rues de Vienne.

Jeux de regard (celui que posait Canetti sur autrui et celui qu'on posait sur lui pour jauger le jeune écrivain) est une véritable topographie humaine, et, assurément, il n'y a pas de meilleur guide que Canetti dans la Vienne d'avant le désastre. La ville impériale, sous sa plume, apparaît comme la scène d'un théâtre. A l'arrière-plan, la masse joyeuse des tavernes et des quartiers miséreux commence à montrer son visage grimaçant. Des cris de haine fusent çà et là, ponctuant les chansons à boire de refrains vindicatifs. Au-devant de la scène, des personnages un peu décrépits rendent hommage au décorum : ce sont les hommes de pouvoir.

ROLAND JACCARD.

(Lire la suite page 26.)

(1) Gallimard, 1966, coll. « Tel », 1986.

(2) Albin Michel, 1980 et 1982.

(3) *Le Témoin auriculaire : cinquante caractères*, Albin Michel, 1985.

(4) Arthaud, 1949 (sous le titre *la Tour de Babel*). Gallimard, 1968.

(5) Albin Michel, 1978.

La comédie humaine d'Elias Canetti

(Suite de la page 15.)

Ils font la sourde oreille aux criaileries de la masse, et honorent, impassibles, la sainte trinité de la puissance, de la gloire et de l'argent. Des « gendelettres » et la bohème parvenue se laissent prendre au jeu. Parmi ces « ennemis », Canetti vise deux idoles de la jeunesse viennoise, deux figures mythiques : Alma Mahler et Franz Werfel.

Epris d'Anna Mahler, la fille du compositeur, Canetti n'éprouvait que répulsion pour Alma, présentée comme une « *vieillardie râblée* », déliquescence et bigote. Franz Werfel, le romancier à succès, le quatrième et dernier mari d'Alma, promu au rang de conservateur du « musée personnel » de la veuve, est envoyé, d'un même trait de plume, à l'abattoir : « *Avec toute sa graisse, cela clapotait en lui de sentiment et d'amour, on s'attendait à en trouver des flaques autour de lui et on était presque déçu de voir le sol rester aussi sec sous ses pieds que chez les autres.* »

A l'écart des salons, des cercles et des cabales, évoluent quelques

égérés, comme le Dr Sonne, l'un des fondateurs de la poésie néohébraïque. Il tenait à la fois de Karl Kraus et de Pascal, du zéléteur et du martyr, parlait comme Musil écrivait, avait, tel Wittgenstein, distribué son héritage à des œuvres de charité, et cessé de composer des poèmes.

Une odeur de désastre

Avec son regard malicieux et attentif, Canetti brosse aussi le portrait de Hermann Broch, un « *bel oiseau aux ailes rognées* », de Fritz Wotruba le sculpteur, « *une panthère noire se nourrissant de pierres* », et de Musil, qui avait tant de ressemblance avec la tortue et se réfugiait sous sa carapace à la moindre attaque. Au plaisir d'espier les grands hommes s'ajoute, pour le lecteur, la satisfaction de se livrer, en compagnie de Canetti, à ces « *exercices d'admiration* » dignes de Cioran.

Le seul homme auquel il porte envie, aime à répéter Canetti, est

celui qui, durant toute sa vie, n'a vu mourir personne. Le jeune Elias a vu son père, qui venait de fêter son trentième anniversaire, terrassé par une crise cardiaque. *Jeux de regard* s'achève sur la « mort de la mère ». Cette mère qu'il vénérât et détestait, qui connaissait par cœur Shakespeare et Strindberg, lui déclara, à la parution de *Auto-da-fé*, que ce livre, elle aurait pu en être l'auteur. Et d'ajouter : « *Ton père, c'est Strindberg. J'ai fait de toi son fils.* » Il apporta au chevet de la malade des roses de Paris, se vantant de les avoir cueillies dans le jardin de sa maison natale à Roustchouk sur le Danube. Il l'avait trahie en épousant Vezà : « *Elle me regardait jusqu'à me hair. Puis elle disait : « Vatt'en ! » (...) J'étais là pour être puni et humilié par elle.* »

La mort de la mère est le prélude à l'agonie de Vienne. En 1936, le Dr Sonne, le prophète terrifié, murmurait à Canetti : « *Je tremble pour les villes.* » Une odeur de désastre flottait dans l'air. La masse se métamorphosait en meute. Du « monde d'hier », il ne subsisterait bientôt que des épaves. Reste la mémoire. « *Véritablement lâche*, écrit Canetti dans le *Territoire de l'homme*, est celui qui redoute ses souvenirs. »

ROLAND JACCARD.

★ JEUX DE REGARD. *Histoire d'une vie (1931-1937)*, d'Elias Canetti, traduit de l'allemand par Walter Weideli, Albin Michel, 323 p., 120 p.

Reproduced with permission of the copyright owner. Further reproduction prohibited without permission.